

On remarqua pour la première fois dans cet endroit le casuarina, qui est proprement un arbre de la côte maritime; ainsi c'était un indice qu'on s'en rapprochait. On se procurait toujours du gibier tant qu'on en voulait; les cygnes noirs et les canards n'étaient pas moins communs que les casoars et les kangorou. L'on continuait à voir les mêmes roches ainsi que des fragmens de schiste.

La gelée fut très-forte dans la nuit du 9 septembre; elle fut remplacée dans la matinée par un brouillard épais, qui ne couvrait que la vallée; car en gravissant sur les hauteurs, on y trouva l'atmosphère de la plus grande pureté. On marcha pendant six milles dans un canton superbe et bien arrosé; ensuite on retrouva le ruisseau que l'on avait quitté le matin: grossi par les eaux de plusieurs autres sources, il formait une rivière considérable. « Comme elle coulait à l'est-sud-est, dit M. Oxley, nous vîmes dans cette particularité la confirmation de nos conjectures, que nous avions passé la chaîne de séparation; nous jugeâmes donc que cette rivière et probablement le Sydney étaient des fleuves côtiers. L'ayant traversée nous l'aperçûmes du haut d'une colline située sur sa rive gauche, qui coulait au sud-est dans une belle plaine; au nord et au nord-ouest la vue n'était pas moins agréable. Des coteaux en pente douce se prolongeaient d'une colline à une autre. Il

n'aurait pas été difficile de les gravir; mais notre route ne nous conduisait pas de leur côté. Au-delà de la rivière, le pays continuait à être ouvert; néanmoins le terrain n'était plus si bon. Nous montions insensiblement. Pendant les cinq derniers milles, nous avons voyagé dans une forêt touffue d'eucalyptus: le terrain était mauvais et coupé de plusieurs ravins humides qui indiquaient que nous étions sur le sommet d'un vaste plateau. Nous fîmes halte au bout de quatorze milles dans un bois très-fourré, où les hommes et les chevaux furent plus mal qu'ils n'avaient été depuis quelques semaines.

« Le temps orageux et pluvieux nous retint le 10 à notre campement. Pendant les intervalles de beau temps, je gravis sur une colline éloignée d'un mille, qui était le point le plus haut de la chaîne; la perspective était magnifique et pittoresque. Du nord au sud on n'apercevait que des hauteurs escarpées et rocailleuses, coupées dans leur longueur par des gorges profondes et qui paraissaient impraticables. Les rochers étaient couverts de plantes grimpanes; les vallées en offrirent plusieurs nouvelles: le botaniste cueillit entre autres des vanilles et des bignonia. Cette chaîne était bien différente des montagnes Bleues partout raboteuses et stériles. De belles forêts finissaient brusquement sur le bord des précipices;



dans les fonds le sol était excellent; les rochers, au lieu d'un grès grossier, étaient d'une texture compacte et d'un aspect bleu brillant. Le pays à l'est paraissait très-haut et très-inégal. On remarqua parmi les arbres, les plus beaux eucalyptus que l'on eût encore vus. Au sud-ouest et au nord-ouest on ne découvrait que de belles plaines ondulées.»

On avait parcouru huit milles le 11 sur le plateau, où les forêts étaient entremêlées de broussailles, lorsque la marche dans la direction de l'est fut tout à coup interrompue par une gorge allant du nord au sud, dont la hauteur perpendiculaire était de plus de 3000 pieds; sa largeur au fond paraissait au plus de 200 pieds; à son ouverture elle avait près de trois milles de largeur; ses flancs étaient si roides et si couverts de pierres détachées, qu'il était impossible d'y descendre même à pied. De petites ravines absolument semblables partaient de chaque côté et s'étendaient à un mille; des ruisseaux coulaient dans toutes ces cavités, et cependant on ne distinguait pas de courant d'eau dans la gorge principale, tant le fond était couvert de plantes rampantes. On suivit ses bords pendant le reste de la journée et une partie de celle du lendemain. « On essayerait vainement, s'écrie M. Oxley, de se faire une idée de la magnificence sauvage des tableaux que nous avions sous les yeux; un Salvator Rosa pourrait

seul les imaginer; un tel maître trouverait ici ample matière à exercer son pinceau. Quelle terrible convulsion de la nature il a fallu pour produire ces déchiremens!

La gorge principale conduisit les voyageurs à l'ouest; d'autres ravines s'y joignaient en venant du sud: toutes leurs eaux coulaient au nord-est; ce qui fit espérer d'être bientôt au-delà de ce pays raboteux. Plusieurs tentatives d'y descendre à pied avaient échoué; après être parvenu avec beaucoup de peine à quelques centaines de pieds, on était toujours arrêté par des précipices perpendiculaires. On ne parcourait guère un quart de mille sans avoir le chemin barré par un ruisseau qui formait une ravine profonde en entrant dans la gorge. Ce plateau extrêmement pierreux était couvert de forêts épaisses d'eucalyptus et de casuarina; les kangourous y abondaient; l'on y voyait aussi des traces de casoars.

Les eaux qui se réunissaient dans cette gorge, donnaient naissance à une rivière que l'on aperçut enfin; après avoir long-temps marché à l'ouest sur ce plateau rocailleux, où quelquefois on s'élevait à des hauteurs très-grandes pour éviter les petites ravines transversales, on arriva sur les bords d'une cascade magnifique. L'eau se précipitait de plus de 150 pieds de hauteur par une nappe unique et non interrompue, et tombait

dans un vaste réservoir situé à peu près à un tiers de la pente totale ; elle poursuivait son cours un demi-mille plus loin, où elle se joignait à la rivière.

En allant à la découverte pour trouver un passage par lequel on pût descendre dans la gorge, on reconnut que la rivière que l'on avait traversée le 9, et qui depuis avait causé tant d'embarras, entrait dans la vallée par un saut très-haut, au-dessus duquel on la passait sans difficulté, parce que le terrain était ouvert et d'une élévation modérée. Mais on trouva un passage plus près du camp, à un mille au-dessus de la chute. La hauteur prodigieuse de la gorge n'avait pas permis de juger de la grandeur de la rivière que l'on avait rarement vue à moins d'un mille de distance. Cette région montueuse était riche en houille et en ardoise.

Le 15 les chevaux descendirent assez aisément le premier étage des hauteurs, qui en faisait à peu près le tiers ; il fut ensuite impossible d'avancer un pas de plus sans mettre pied à terre, et l'on eut beaucoup de peine à les ramener en haut : deux de ces animaux roulèrent sur les flancs de l'abîme, et ne furent arrêtés que par des arbres. Il fallut donc remonter le long de la gorge ; de toutes parts des ruisseaux qui s'y précipitaient d'une élévation prodigieuse, formaient une mul-

titude de belles cascades. Au bout de six milles on parvint à l'endroit où la rivière, après avoir arrosé un plateau très-haut et fertile, tombe dans la vallée. « Nous avons vu plusieurs chutes d'eau très-belles, dit M. Oxley ; nous les avons admirées toutes : celle-ci surpassa tellement toutes les idées que nous pouvions nous former de la magnificence d'un tableau de ce genre, que nous restâmes d'abord immobiles d'étonnement. La rivière, après avoir parcouru un canton superbe qui semble s'élever par une pente douce, se partage en deux bras, dont la largeur réunie est de 210 pieds. Dans cet endroit la montagne semble être séparée en deux jusque dans ses fondemens ; un rebord de rochers plus élevés de deux à trois pieds que le niveau de chaque côté, divise les eaux en deux au moment où elles se précipitent d'une hauteur perpendiculaire de 235 pieds. A une distance de 1000 pieds de la chute, et à une élévation de 300 pieds, la vapeur humide produite par le rejaillissement nous mouillait ; le bruit était assourdissant. Si la rivière eût été assez gonflée pour remplir tout son lit, le coup d'œil eût été peut-être plus grand et plus important ; mais certainement il eût été moins beau. Après avoir serpenté dans un espace de 1200 pieds à travers les fentes de rochers, la rivière tombait de nouveau par une seule nappe d'une centaine

de pieds, et continuait à former une suite de petites chutes à peu près un quart de mille plus bas, où l'escarpement est de plus de 1200 pieds, et la largeur de l'ouverture de 600 : elle descend de là dans la gorge, où on ne l'aperçoit plus à cause de la hauteur des rochers qu'elle sépare. Les angles saillans et rentrans de chaque côté de la gorge correspondent exactement à ceux du bord opposé, et les ravines latérales alternent avec les saillies. Cet ensemble offre des tableaux d'une sublimité inconcevable.

« Toutes les roches sont schisteuses : les lames supérieures sont d'un brun léger, décomposées, et se séparent aisément ; plus près de leur base ou de la surface de l'eau, elles sont d'un bleu foncé et d'une texture plus solide. Les eaux sont teintées en brun noirâtre par des particules de houille éparses dans le schiste qu'elles entraînent.

« Ce saut magnifique n'est qu'à cinq milles au-dessous de l'endroit où nous nous trouvions le 9 septembre ; les nombreuses chutes du voisinage nous empêchèrent alors d'entendre le bruit qu'il fait. La rivière reçut le nom d'Apsley, et la cascade celui de Bathurst. Quoique le passage de cette rivière nous eût pris près d'une semaine, nous n'avons pas regardé ce temps comme perdu, parce que nous avons pu bien connaître la nature du pays.

« Depuis quelques jours le temps avait été singulièrement froid et orageux ; il pleuvait continuellement : je ne pus attribuer cette température trop fraîche pour notre latitude de 31 degrés qu'à la grande élévation de la contrée au-dessus de la mer ; elle était près de 5000 pieds. Le 16 nous avons marché au sud-est, afin d'éviter le pays coupé dans le voisinage de la rivière. On voyagea sans difficulté dans ce canton montueux : le sol était presque partout une argile assez maigre ; les arbres n'étaient pas si beaux qu'auparavant ; toutefois on rencontra du terrain excellent, surtout dans les vallées : toutes étaient arrosées par des ruisseaux qu'allaient grossir l'Apsley. »

Cependant le terrain devenait meilleur et le pays moins raboteux. Les flancs des vallées s'abaissaient par des pentes plus douces. On voyait au nord de hautes montagnes à une distance d'une centaine de milles ; à l'est le pays était plus uni. On rencontra le 17 un naturel tout seul ; ses infirmités l'avaient empêché de fuir avec le reste de ses compatriotes. Il eut l'air plus étonné qu'alarmé à la vue de la cavalcade des Européens, et exprima son admiration par une suite de sons singuliers qui ressemblaient au refrain d'une chanson. Sa figure bien loin d'offrir quelque chose de farouche avait une douceur qui plaisait. Il avait plusieurs côtes rompues du côté gauche ; son dos

était tortu : ces accidens l'avaient probablement privé de l'usage de ses membres ; car on n'y découvrit aucune blessure. Ce pauvre homme avait probablement entendu parler des blancs. Il lui manquait une dent incisive à la mâchoire supérieure.

Une véritable tempête d'équinoxe, qui dura toute la nuit et la matinée du 18, faisait craindre à chaque instant qu'une branche d'arbre n'écrasât la tente. On avait espéré que l'on pourrait avancer sans obstacle à l'est ; mais des ravines escarpées forcèrent les voyageurs de se diriger plus au sud, et l'on entra dans une forêt d'eucalyptus de dimension gigantesque. Le terrain gras où ils croissaient était couvert de fougères arborescentes et de broussailles. Les plantes grimpantes et les petits arbres étaient si étroitement entrelacés, que l'on ne put pénétrer dans les fourrés qu'ils formaient. On suivit donc le bord des vallées profondes qui coupaient ce plateau : la marche était souvent interrompue par de gros troncs d'arbres vermoulus ; quelques-uns droits comme une flèche avaient 150 pieds de long sans une seule branche, et de trois à huit et dix pieds de diamètre.

En sortant de cette forêt vierge, on descendit dans une vallée ouverte : indépendamment des obstacles que le terrain avait fait éprouver, le

mauvais temps en suscitait d'autres. L'obscurité de l'air et la continuité de la pluie empêchaient de bien juger de la nature des choses. La furie de la tempête retint les voyageurs dans leur camp pendant toute la journée du 19 : la grêle et la pluie tombaient à torrens ; il faisait froid : le thermomètre était presque au point de la congélation. Quel printemps sous le 31^e degré de latitude australe ! il ressemble à l'hiver d'une contrée qui serait plus éloignée de l'équateur.

Quoique les voyageurs fissent leur possible pour éviter les vallées profondes, ils furent obligés de descendre dans quelques-unes par des pentes extrêmement escarpées : sur les hauteurs il fallait se frayer un passage à travers les fougères et les broussailles, qui végétaient avec une force étonnante dans un sol d'une fertilité prodigieuse. Cependant il n'y avait pas à choisir : on ne pouvait espérer d'atteindre la côte qu'en coupant les vallées bordées de précipices affreux. On fut obligé de laisser au fond de ces abîmes un cheval mourant.

« Pour ajouter à toutes nos peines, dit M. Oxley, le temps ne changeait pas. Le 22 septembre la matinée avait été sombre et orageuse ; il ne cessa pas de pleuvoir pendant toute la journée : l'atmosphère était si épaisse et si obscure, que nous ne pouvions voir notre chemin assez pour éviter de

nous heurter et de nous blesser grièvement. A peu près deux heures avant le coucher du soleil, après être descendus peut-être d'une hauteur de 5000 pieds, nous nous sommes trouvés au fond d'une gorge dans laquelle coulait un petit ruisseau, dont il ne fut pas possible de suivre le cours; car il se précipitait de rochers en rochers à une profondeur plus considérable en core. La côté opposé était une montagne aussi escarpée que celle dont nous venions d'atteindre le pied. Les chevaux étaient d'ailleurs si épuisés de fatigue, qu'ils n'auraient pas pu la gravir avec leur charge: cependant nous ne pouvions pas rester dans le lieu où nous étions, puisqu'il n'y avait pas d'herbe, ni même un espace suffisant pour se coucher; il fallut donc laisser en arrière tout le gros bagage. Après bien des efforts nous réussîmes à gagner un petit coin, où les flancs de la montagne se reculaient au-dessus du précipice; mais on n'arriva qu'à huit heures à cette espèce de plate-forme. On avait été obligé de laisser en bas deux chevaux, que l'on avait essayé inutilement de faire remuer, même sans leur fardeau: cette circonstance nous chagrina d'autant plus qu'il n'y avait pas autour d'eux une feuille à brouter.

« La pluie ayant cessé vers neuf heures, il s'éleva une des tempêtes les plus épouvantables dont j'aie jamais été témoin: nous fûmes, pour la

première fois durant notre voyage, alarmés pour notre sûreté personnelle. Les hurlemens du vent, l'agitation violente des arbres, le craquement des branches qui tombaient nous faisaient craindre à chaque instant d'être ensevelis sous les ruines d'un des végétaux prodigieux qui nous entouraient.

« La tempête s'étant un peu apaisée vers minuit, nous permit de passer le reste de la nuit plus tranquillement. Le 23 la matinée fut très-belle; comme l'état des chevaux nous empêchait de gravir sur la montagne avec ces animaux, je me contentai de les envoyer chercher les provisions laissées au fond du précipice. De mon côté j'allai avec M. Evans à la découverte d'une route plus praticable. Nous mîmes deux heures à atteindre le sommet de la hauteur; le chemin était souvent difficile et très-escarpé: nous parcourûmes ainsi deux milles; cependant ayant rencontré sept cabanes de sauvages, nous conçûmes un vif espoir de trouver une descente plus aisée vers la côte.

« Oh! surprise agréable! Non, l'extase de Nunès de Balboa, en contemplant pour la première fois le grand océan, ne surpassa pas la nôtre lorsque nous vîmes la mer à nos pieds. Cet aspect nous inspira une nouvelle vie; toutes les difficultés s'évanouirent; dans notre imagination nous étions déjà de retour à Sydney: nous reconnûmes que la descente

serait difficile et dangereuse ; mais elle n'était pas impossible. Le pays qui nous séparait de l'océan était entrecoupé de collines boisées et de jolies vallées ; dans la principale nous distinguons une rivière qui coulait vers la mer : au nord et au sud s'élevaient des montagnes extrêmement escarpées et raboteuses. On peut se faire une idée de l'élévation de cette contrée en réfléchissant que, quoique nous vissions distinctement la mer, et les ondulations de la côte qui paraissait basse jusqu'à une douzaine de milles de la plage, toutefois nous en étions éloignés de près de cinquante milles. J'estimai la hauteur de la montagne où nous étions à près de 7000 pieds ; et cependant celles que nous avions au nord et au sud étaient aussi élevées. De la fumée de différens côtés annonçait que le pays était bien peuplé, et rendait la perspective plus animée. Nos dispositions se ressentirent de la gaieté du tableau ; nous revînmes à nos tentes le cœur plus léger, et l'esprit plus content et plus rassuré sur l'avenir.

« Quoique la distance du fond de la vallée à la plate-forme ne fût que d'un quart de mille, un de nos meilleurs chevaux qui n'avait que le quart de sa charge ordinaire succomba ; les fatigues précédentes l'avaient épuisé ; les efforts qu'il fit pour gravir la montagne l'achevèrent. C'était une perte très-sérieuse pour nous, car trois autres

chevaux étaient si usés que nous n'espérions pas qu'ils pussent marcher, même ne portant rien.

« En prenant des détours, on fit arriver les chevaux à la plate-forme. La terre végétale qui couvrait le flanc de la montagne et la grosseur des arbres les empêchaient de tomber et facilitaient la marche. Quand tout le bagage eut été apporté, les voyageurs travaillèrent à ouvrir une route pour les chevaux à travers les broussailles qui entouraient les endroits les moins abruptes ; sans cette précaution ces animaux n'auraient pas pu passer avec leur charge ; car les plantes sarmenteuses barraient complètement les chemins. La montagne d'où j'avais découvert la mer fut nommée mont Sea-View (mont de la vue de la Mer). Je pense qu'au large de cette côte les vaisseaux doivent l'apercevoir distinctement.

« Le 24 septembre à huit heures les chevaux commencèrent à monter ; à midi nous atteignîmes le sommet de la montagne : la distance parcourue fut exactement de deux milles. Je ne sais comment ils descendirent ensuite ; le souvenir des dangers qu'ils couraient me fait encore trembler. Grâce aux efforts et à la persévérance de nos gens, secondés par la Providence, nous réüssîmes dans notre entreprise. Les touffes épaisses d'herbes et le terrain meuble aidèrent les animaux à poser sûrement leurs pieds ; et nous-

mêmes nous profitâmes de cette ressource. La longueur de la descente que je mesurai, se trouva de deux milles trois quarts; en faisant toutes les déductions nécessaires pour les angles que nous décrivîmes, j'estime l'élevation perpendiculaire du mont Sea-View à 6000 pieds au-dessus de la mer, et je n'exagère certainement pas. Au bas de la descente nous sommes entrés dans une vallée étroite et escarpée, où nous avons marché le long d'une petite rivière jusqu'à sa jonction avec une autre plus considérable, que nous avons vue d'en haut, la veille. La vallée s'élargissait en cet endroit; l'herbe était excellente: que de motifs pour s'y arrêter, afin de faire reposer les chevaux pendant quelques jours avant de se remettre en route! On avait laissé au deux tiers de la montagne un de ces animaux qui n'avait plus la force d'avancer. La descente avait exigé trois heures et demie: le lendemain on alla chercher le cheval et le reste du bagage; la pauvre bête avait à peine la force de se soutenir.

La vallée s'ouvrait graduellement; les terres hautes s'éloignaient de chaque côté à trois milles de la rivière. Le sol était excellent, même sur les lieux élevés; et sur les collines les plus basses, une belle verdure le tapissait. Des plaines fertiles s'étendaient sur les deux rives; les arbres étaient des eucalyptus. Dans le courant de la

journée on passa trois fois cette rivière pour éviter les pointes des montagnes qui s'avançaient jusque sur ses bords. Dans les enfoncemens des montagnes les plus hautes on apercevait des broussailles touffues. Au bout de six milles une rivière arrivant du nord par une large vallée, vint se joindre à celle que l'on suivait, et que l'on avait nommée *Hasting's-River*. Cette augmentation changea son aspect. Elle formait de longs et larges bras, qui alternaient avec des rapides sur un fond raboteux. On ne douta pas qu'elle ne coulât jusqu'à l'océan. On observa des marques d'inondation à seize pieds de hauteur. Dans ce moment l'eau paraissait être à son point le plus bas; et les flancs nus des montagnes montraient que depuis long-temps les pluies n'avaient pas été abondantes.

Quelquefois on éprouvait du retard par l'épaisseur des broussailles qu'il fallait couper pour se frayer un passage. Du reste, on avançait sans difficulté. La rivière formait des sinuosités très-brusques, et ses bords étaient généralement couverts de ces buissons qui s'étendaient à une grande distance. Dans les intervalles ouverts s'élançaient des casuarina, des eucalyptus et des cèdres rouges.

Le 1^{er} octobre les voyageurs firent halte près d'une chaîne de collines rocailleuses, qui s'éle-